

INTRODUCTION

La lecture en Angleterre a connu un essor relativement rapide et important pour plusieurs raisons historiques essentielles.

Religion d'état, le protestantisme est, comme le dit l'historien Élie Halévy, « une religion du livre, une religion réfléchie et sérieuse. Il exige de tout chrétien digne de ce nom qu'il sache lire afin de connaître la Bible : il est, dans cette mesure, propice au développement, sinon de la haute culture, tout au moins de l'instruction populaire »¹. Apprendre à lire signifiait pouvoir lire la Bible et devait être encouragé, même si les controverses religieuses qui ont émaillé l'histoire de l'Angleterre ont par moments interdit, voire condamné, la lecture du livre saint.

Non sans lien avec ces controverses religieuses, les problèmes politiques, en particulier ceux liés à la guerre civile (1642-1649), au Commonwealth de Cromwell puis à la restauration de Charles II en 1660, ont suscité au xvii^e siècle une certaine soif de lecture pour qui s'intéressait aux événements en cours. Le développement des pamphlets, des tracts et autres documents imprimés similaires a été alors spectaculaire (22 pamphlets en 1640, 1966 en 1642). Le petit format de ce genre d'ouvrages, qui en facilitait la lecture, et leur faible coût qui les rendait plus accessibles aux classes populaires, expliquent qu'on y ait eu recours ultérieurement dans d'autres perspectives.

Enfin, la révolution industrielle et les besoins du commerce ont rapidement fait sentir la nécessité d'une alphabétisation minimale, entre autres pour les artisans et les commerçants, puis progressivement pour les ouvriers et travailleurs manuels qui devaient maîtriser les nouvelles techniques. Les uns comme les autres souhaitaient disposer d'ouvrages à même de les aider dans la gestion de leurs affaires et dans l'exercice de leur travail. Les modifications dans la répartition des classes sociales, autre conséquence de la révolution industrielle, ont aussi entraîné une évolution des habitudes culturelles ainsi que des pratiques de lecture.

Au cours du xix^e siècle, divers courants ont également contribué à l'évolution du comportement des Anglais. L'influence la plus marquante

1. Élie Halévy. *L'Angleterre en 1815. Histoire du peuple anglais au xix^e siècle*, vol. I. Paris, Hachette Littérature, 1913, p. 499.

et la plus durable a été incontestablement celle du renouveau évangéliste survenu à partir des années 1780. Les deux éléments centraux de cette doctrine, basée comme son nom le suggère sur l'enseignement de l'Évangile, sont la conversion et le salut par la foi. Elle prône le rejet des plaisirs de ce monde, elle fixe un code moral d'une très grande rigueur, elle exige le contrôle de soi et une grande discipline de vie. On comprend pourquoi l'évangélisme a profondément marqué la société anglaise et entraîné l'instauration de nouvelles valeurs. Comme le souligne François Bédarida, « à la jonction de l'anglicanisme et du non-conformisme (en particulier du méthodisme), l'évangélisme a façonné la piété et la spiritualité, la théologie et les mœurs, au point que son empreinte austère et puritaine a persisté en plein *xx^e siècle* »². Il importe de rappeler ici que l'évangélisme se situait à l'intérieur de l'Église d'Angleterre, contrairement aux églises dissidentes, aussi appelées non-conformistes, comme le méthodisme.

Le « succès » de l'évangélisme s'explique par la conviction qu'il a contribué à répandre, que G. M. Young décrit ainsi : *“the Evangelicals gave to the island a creed which was at once the basis of its morality and the justification of its wealth and power”*³. Pour les évangélistes en effet, la réussite sociale était le reflet d'une moralité sans faille. L'arrivée sur le trône de l'austère reine Victoria en 1837 survint donc à un moment où l'Angleterre était devenue un pays intensément religieux, où l'évangélisme, religion des classes moyennes, imposait à tous ses codes et ses valeurs, malgré la présence d'autres doctrines comme le méthodisme de John Wesley, davantage tourné vers les classes populaires.

Un autre courant, cette fois-ci dans le domaine économique, a également joué un rôle important et complémentaire dans le façonnement des mentalités et des comportements. Il s'agit de l'utilitarisme, que G.M. Young rapproche de l'évangélisme dans la mesure où le premier a fait évoluer les méthodes de production tandis que le second a contribué au renouveau moral de la société. Leur action s'est fait sentir de manière conjointe dans l'amélioration des conditions sociales, mais aussi dans le domaine de la lecture et de l'instruction. D'ailleurs, les valeurs qu'ils prônaient allaient dans le même sens, car l'un comme l'autre croyait au progrès, progrès économique et progrès moral allant nécessairement de pair. G. M. Young

2. François Bédarida. *L'ère victorienne*. Paris, Presses universitaires de France, 1979, p. 32 (Que sais-je ?).

3. George Malcom Young. *Portrait of An Age. Victorian England*. Oxford, Oxford University Press, revised edition 1977, p. 4.

parle de “*the parallel operation of Evangelicalism and Utilitarianism*”, dont l’objectif est décrit en ces termes :

*By industry, and abstinence, the employer may enlarge the market for his goods; by industry, and continence, the workman may increase the purchasing power, and limit the numbers, of his class: progress, like salvation, is the reward of virtue; of diligence and self-education; of providence and self-control*⁴.

Comme il apparaîtra au fil des pages qui suivent, la notion de progrès individuel parcourt l’époque, résumée dans un terme difficile à traduire, *self-help*, notion selon laquelle chaque individu est responsable non seulement de son progrès social mais aussi de son progrès moral. On comprend pourquoi l’évangélisme et l’utilitarisme incitaient chacun à aller dans le sens du devoir et du culte du travail sur lesquels était fondée l’éthique protestante dans le contexte de la révolution industrielle. L’évangile du travail se situe sur un double plan : religieux et économique. Travailler est une nécessité, mais aussi une vertu.

Toutefois, sans invalider la notion de *self-help*, la place prise par les mouvements et associations philanthropiques dans le long xix^e siècle (c’est-à-dire jusqu’en 1914) est une autre caractéristique marquante de l’époque, car les Anglais croyaient davantage aux actions charitables individuelles qu’à l’intervention de l’État pour remédier aux difficultés des classes pauvres. Il est d’ailleurs indéniable que leur rôle a été à cet égard majeur, mais non dénué d’arrière-pensée ni de paternalisme. Car venir en aide aux indigents impliquait de leur enseigner par la même occasion discipline et contrôle de soi, valeurs victoriennes essentielles.

Mais s’il est une valeur qui domine toutes les autres et qui, à elle seule, caractérise l’ensemble de l’époque, c’est bien la respectabilité, érigée au niveau d’un véritable culte, que Young décrit ainsi : “*Respectability is the name of that common level of behaviour which all families ought to reach and on which they can meet without disgust*”⁵. Car on pouvait être « respectable », quelle que fût la classe sociale à laquelle on appartenait, mais le mérite était encore plus grand lorsqu’on venait des classes inférieures de la société, si bien que les “*respectable poor*” étaient donnés en exemple et sont devenus les héros de romans édifiants.

4. *Ibid.*, p. 8.

5. George Malcom Young, *op. cit.*, p. 22.

La lecture trouve naturellement sa place et son intérêt dans un tel environnement puisqu'elle peut être associée, d'une part, à la notion de progrès individuel, d'autre part, aux besoins de la société industrielle de l'époque. Mais il est facile de comprendre que le débat sur la nécessité de la promouvoir et d'alphabétiser les classes laborieuses, déjà amorcé vers la fin du XVIII^e siècle, se soit prolongé pendant une grande partie de l'époque victorienne. Car, si la lecture permettait d'enrichir ses connaissances, elle pouvait être aussi source de divertissement. Et dans les deux cas, sa généralisation pouvait faire courir un risque à la société. La lecture était-elle source de progrès ou facteur de dégénérescence morale ? Allait-elle faire des citoyens trop conscients de leur statut social, des rebelles ou des révolutionnaires potentiels ? Pouvait-elle amener les nouveaux lecteurs à abandonner tout sens civique, à sombrer dans l'oisiveté et à perdre leur temps à lire des ouvrages malsains ? Les pages qui suivent montreront comment ces interrogations parcourent toute la période étudiée et ont eu des conséquences considérables sur l'alphabétisation, sur la lecture publique et sur la lecture privée.

Afin d'étudier la place et le rôle de la lecture en Angleterre de 1815 à 1945, trois axes principaux ont été choisis. Le premier est l'alphabétisation, que les Anglais appellent *literacy*, terme dont le sens premier est la capacité à déchiffrer des symboles graphiques. Par conséquent, quelqu'un qualifié de *literate* est une personne qui a appris à lire mais qui ne sait pas vraiment lire, qui n'est pas encore devenu *a reader*, un *lecteur*, mot utilisé par Maurice Crubellier dans *L'histoire de l'édition française*⁶. Comment et par qui l'apprentissage de la lecture a-t-il pu progresser ? Quelles ont été les initiatives privées pour le favoriser ? Quel a été le rôle de l'État ?

Le deuxième axe concerne la lecture publique à travers l'histoire des bibliothèques. Si la création de bibliothèques publiques et gratuites n'a été obtenue que grâce aux convictions et à la ténacité de leurs défenseurs, si ces établissements ont mis un certain temps à se développer et à se généraliser, c'est en partie à cause de la présence en Angleterre de nombreux cabinets de lecture ou *circulating libraries*, et d'autres institutions privées de prêt qui perdureront parfois parallèlement à l'avènement des bibliothèques publiques.

Enfin, le troisième axe porte sur les pratiques de lecture et sur leur évolution, en prenant en compte les différents lectorats. Le problème de

6. Maurice Crubellier. « L'élargissement du public ». *L'histoire de l'édition française*. Tome III, « Le temps des éditeurs » [1985]. Paris, Promodis/Fayard, 1990, p. 20.

l'accès au livre lié à son prix élevé, inabordable pour les couches populaires, ce que Jean-Yves Mollier appelle « *l'acclimatation du livre dans la vie quotidienne des masses* »⁷, les genres d'ouvrages proposés, encouragés ou privilégiés, sérieux ou distrayants, la lecture des enfants et des femmes, la censure, les modalités de la lecture pendant les deux guerres mondiales, sont autant de points qui seront abordés au cours des quatre parties qui recouvrent chacune une trentaine d'années.

Car, afin de mettre en évidence les tendances et les évolutions de la lecture en Angleterre entre 1815 et 1945, il est apparu indispensable d'introduire une périodisation. Délimiter une période d'étude peut avoir quelque chose d'artificiel, d'arbitraire. Les historiens de la Grande-Bretagne font le plus souvent débiter le *xix^e* siècle à partir de 1815, année marquée par la victoire de Waterloo et la fin des guerres napoléoniennes. Par ailleurs, pour nombre d'entre eux, l'époque victorienne commence non en 1837, date de l'accession au trône de Victoria, mais en 1832, année où fut voté le Reform Act, loi qui modifiait en profondeur le système électoral anglais. La mort de la reine Victoria en 1901 correspond au début du *xx^e* siècle, et avec sa disparition commence la période dite édouardienne (Edouard VII règne jusqu'en 1910), qui sera suivie par le règne de George V jusqu'en 1936. L'abdication d'Edouard VIII laissera le trône à George VI, qui régnera jusqu'en 1952. La borne finale de notre étude est la fin de la Seconde Guerre mondiale, à la suite de laquelle l'Angleterre va devoir procéder à la reconstruction du pays.

À l'intérieur de ce cadre, chacune des parties est délimitée par des dates importantes soit d'un point de vue historique, soit en matière de lecture. La première commence en 1815 et se termine à la veille de la création des premières bibliothèques publiques. La deuxième part de la loi de 1850 qui permet enfin leur création et s'achève juste avant le vote de la loi de Mundella qui institue en 1880 l'enseignement élémentaire obligatoire et surtout gratuit, facteur essentiel de la progression de l'alphabétisation. La troisième période part de 1880 et se termine à la veille de la Première Guerre mondiale. Dans une Angleterre totalement alphabétisée ou presque, la lecture sous toutes ses formes prend alors une place essentielle dans les loisirs de la population. Enfin, la dernière période couvre les deux guerres mondiales, marquées par une augmentation spectaculaire de la demande de lectures parmi la population civile comme au sein des

7. Jean-Yves Mollier, *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*. Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 2 (Le nœud gordien).

armées, que les militaires soient sur le front, prisonniers ou blessés. Les années intermédiaires entre 1918 et 1939 reflètent des modifications durables dans les comportements culturels et les modalités de la lecture.

Au cours de ce cheminement, on notera que les questions abordées ne concernent que l'Angleterre, par opposition à la Grande-Bretagne, et ce pour les deux raisons suivantes. La première est que, comme l'écrit François Bédarida, le terme avait jusqu'à une date récente une valeur générale tant parmi les Britanniques que parmi les étrangers⁸. La deuxième est qu'il était difficile de prendre en considération des particularismes locaux, étant donné que l'environnement socioculturel, et par conséquent la législation, pouvait varier d'une région des Îles britanniques à l'autre. En Écosse particulièrement, comme il y sera fait allusion à une ou deux reprises, la situation à l'égard de l'alphabétisation, de la scolarisation et de la lecture publique a évolué différemment. La question posée dans le titre, *Une nation de lecteurs ?*, et à laquelle nous tentons d'apporter une réponse, ne concerne donc que l'Angleterre.

8. Cf. François Bédarida. *La société anglaise du milieu du XIX^e siècle à nos jours*. Paris, Points Histoire, 1990, p. 3.